



## DIX-HUITIÈME LEÇON

### CHAPITRE II

#### La Monnaie.

Programme officiel : La Monnaie. — En quel sens c'est une marchandise. — Monnaie d'or, d'argent et de billon.

#### § 1<sup>er</sup>.

#### NATURE ET FONCTIONS ÉCONOMIQUES DE LA MONNAIE

**La Monnaie. — Ses deux fonctions. — En quel sens c'est une marchandise.** — On appelle *monnaie* une richesse qui, étant couramment acceptée de tous, sert d'intermédiaire aux échanges et à laquelle on a pris l'habitude de rapporter toutes les autres pour en déterminer plus aisément la valeur.

La monnaie n'existe pas seulement dans les sociétés avancées. Partout où l'échange a été pratiqué d'une façon suivie, les hommes ont imaginé de se servir d'une richesse type pour faciliter la circulation des autres. On retrouve ce procédé chez des peuples qui, privés des moyens de communiquer ensemble, n'ont pu se le transmettre, et même chez des peuplades encore presque sauvages. L'emploi de la monnaie est donc le résultat d'une invention spontanée, inconsciente en quelque sorte, des hommes; et l'on comprend qu'il en soit ainsi quand on réfléchit aux avantages qu'il leur procure.

1<sup>o</sup> Le troc, ou échange direct des marchandises et services, serait souvent impraticable. Celui, par exemple, qui, possédant un

vêtement, désirerait se procurer du blé, aurait probablement beaucoup de peine à trouver un individu consentant précisément à céder du blé pour acquérir un vêtement. Et, même s'il le rencontrait, l'échange n'en serait peut-être pas plus aisé : que faire par exemple, si le vêtement, objet indivisible, vaut 30 ou 40 litres de blé, alors que son possesseur en désire seulement 8 ou 10 litres et veut, pour le surplus, acquérir des objets d'un autre genre? On tomberait dans des complications inextricables!

L'usage de la monnaie supprime ces inconvénients. Au lieu d'échanger directement la chose que l'on possède contre celles que l'on convoite, on commence par vendre cette chose, c'est-à-dire par l'échanger contre de la monnaie, sorte de richesse dont chacun possède une certaine quantité et que l'on peut choisir divisible : puis, avec cette monnaie, on achète aisément les objets divers dont on a besoin. Si l'on va au fond des choses, on voit que le vêtement est toujours échangé contre du blé, du sucre, etc... mais l'opération a été décomposée et la monnaie a servi d'intermédiaire à l'échange des divers produits.

2<sup>o</sup> La monnaie nous rend encore un autre service. Elle nous aide à nous rendre compte de ce que chacune des choses que nous possédons représente en autres richesses de toute espèce. Celui qui, par exemple, possède un cheval n'aura pas besoin de chercher combien ce cheval vaut d'hectolitres de blé, de mètres de drap ou de kilogrammes de sucre, calculs interminables qui ne lui laisseraient dans l'esprit aucune idée nette. Il se bornera à rechercher combien il vaut de monnaie, car nous avons l'habitude de comparer toutes les valeurs à celles de la monnaie, et nous nous représentons aisément ce que telle quantité de monnaie vaut en objets de toute nature.

La monnaie n'est donc pas seulement un intermédiaire des échanges, nous l'employons aussi comme une sorte d'étalon des valeurs. Elle nous sert à mesurer celles-ci comme le mètre, le gramme ou le litre à mesurer les longueurs, les poids et les volumes.

Comme on le voit, la monnaie n'est en somme qu'une marchandise choisie parmi les autres pour un rôle particulier. La langue courante, il est vrai, oppose ordinairement la monnaie à la marchandise qu'elle sert à acquérir. Dans le troc, l'on dit qu'il y a échange de deux marchandises, tandis que, dans la vente, on dit qu'il y a échange d'une marchandise contre de la monnaie. Mais ce n'est là qu'un procédé de langage commode pour distinguer les deux choses, objets du contrat. Au sens économique du mot, la monnaie n'en est pas moins une marchandise au même titre que le blé, l'étoffe ou le fer qu'elle sert à payer. Tout ce qui s'échange, en effet, est marchandise, car, quel que soit l'objet que l'on donne pour en obtenir un autre, c'est toujours par l'action des mêmes règles que se déter-

minent les conditions de l'échange. La loi de l'offre et de la demande et le coût de production agissent tout aussi bien pour fixer le *prix* d'un hectolitre de blé que pour déterminer ce qu'il vaut en kilogrammes de sucre ou en mètres de drap.

Ce caractère incontestable de la monnaie a une très grande importance et c'est avec raison que les économistes se sont efforcés de le mettre en relief, car l'habitude d'opposer la monnaie aux autres marchandises a parfois fait oublier qu'elle en était une elle-même et de graves erreurs ont été la conséquence de cet oubli. La plus célèbre est celle de l'école mercantile, école née au *xvi<sup>e</sup>* siècle, et dont l'influence pesa sur toute la politique des peuples de l'Europe pendant le *xvii<sup>e</sup>* et le *xviii<sup>e</sup>*. On se représentait la monnaie comme une richesse d'une nature exceptionnelle, qu'il fallait s'efforcer d'accumuler sans fin, en sacrifiant, au besoin, tout le reste à son acquisition. On eût évité cette erreur si l'on eût compris que la monnaie est une marchandise. Dire qu'elle est une marchandise, en effet, c'est dire qu'elle est coûteuse puisqu'il faut pour l'acquérir livrer d'autres richesses; et pourquoi dès lors un peuple s'efforcera-t-il de l'accumuler au delà du besoin qu'il en a? Dès que le stock existant suffit à assurer la circulation générale des richesses, il est mauvais de continuer à en acquérir, car on se prive inutilement d'autres objets, outils ou approvisionnements, qui permettraient d'accroître la production ou augmenteraient l'aisance de tous.

Pourtant, aujourd'hui même, le préjugé n'est pas absolument détruit. Bien des esprits résistent encore à admettre que la monnaie n'est qu'une marchandise semblable aux autres richesses contre lesquelles on l'échange. Comment expliquer, notamment, la limitation légale du taux de l'intérêt, c'est-à-dire du loyer de l'argent, sinon par l'idée fautive que la libre concurrence ne suffirait pas à réduire le taux de l'intérêt à son minimum comme elle le fait pour le prix de toute marchandise?

**Des conditions à réaliser pour avoir une bonne monnaie.** — Mais si la monnaie n'est autre chose qu'une marchandise choisie entre les autres pour une certaine fonction, il ne faudrait pas croire que cette marchandise puisse être choisie au hasard. Toutes les marchandises ne pourraient pas être employées comme monnaie et, parmi celles qui le pourraient à la rigueur, combien peu réaliseraient les conditions d'une bonne monnaie! Ces conditions sont, en effet, très nombreuses :

1<sup>o</sup> Il faut, avant tout, que la marchandise choisie soit de celles que tout le monde accepte couramment. Comment, en effet, servirait-elle d'intermédiaire dans les échanges si, la possédant, on éprouvait des difficultés à la faire accepter en paiement?

2<sup>o</sup> Il faut même, au moins de nos jours, qu'elle soit acceptée en

paiement chez tous les peuples, c'est-à-dire qu'elle soit internationale, parce qu'elle doit servir d'intermédiaire dans les échanges internationaux.

3<sup>o</sup> Elle doit avoir beaucoup de valeur sous un mince volume, afin que l'on puisse, au besoin, porter sur soi ou expédier d'un lieu à un autre la monnaie nécessaire à des achats considérables.

4<sup>o</sup> Elle doit encore être douée d'une parfaite divisibilité : au point de vue physique d'abord, nous l'avons précédemment montré, mais aussi au point de vue économique. Il faut, en effet, que chaque fraction de la chose choisie comme monnaie ait une valeur exactement proportionnelle à son poids ou à son volume. Cette condition est indispensable pour le bon équilibre du système monétaire et pour la simplification des comptes. Les diamants, par exemple, feraient une très mauvaise monnaie, parce que d'énormes écarts dans leur valeur correspondent à de très petites différences de leur poids.

5<sup>o</sup> Il faut encore que la marchandise choisie comme monnaie soit parfaitement une dans sa nature. Il ne doit pas y avoir plusieurs espèces ou qualités de la chose qui sert de monnaie, pas plus qu'il ne doit y avoir plusieurs mètres, plusieurs grammes ou plusieurs litres.

**Pourquoi il est impossible d'avoir une monnaie parfaite.** — Il y aurait enfin une dernière condition à réaliser pour qu'une monnaie fût parfaite. Il faudrait que sa valeur propre fût invariable. Il est malheureusement impossible de trouver une monnaie douée de cette qualité, parce que la nature même des choses s'y oppose.

1<sup>o</sup> D'une part, en effet, la monnaie étant une richesse produite par l'homme comme toutes les autres, les quantités existantes de monnaie peuvent varier d'un moment à l'autre, comme celles de toutes les richesses. Si, par exemple, c'était le blé qui servait de monnaie, sa valeur dépendrait du rendement des récoltes, si c'était le bétail, une épizootie suffirait pour faire baisser tous les prix, et aujourd'hui que nous employons l'or et l'argent, nous sommes à la merci des découvertes de mines et des résultats de leur exploitation.

2<sup>o</sup> Les quantités de monnaie offertes dans les échanges peuvent d'ailleurs augmenter ou diminuer par l'effet du crédit.

Vendre à crédit, en effet, c'est mettre en mesure d'offrir de la monnaie un individu qui n'en possède pas. Le résultat est le même que si la quantité de monnaie existante était accrue : les prix tendent à s'élever. Ils tendent à baisser, au contraire, quand une cause quelconque amène un resserrement du crédit.

3<sup>o</sup> Les quantités de monnaie offertes dans les échanges varient en-

core selon le plus ou moins de rapidité de circulation de la monnaie. Comme, en effet, la monnaie est essentiellement un intermédiaire, que le vendeur ne l'accepte guère que pour s'en servir bientôt à son tour, une quantité donnée de monnaie peut, en un court espace de temps, être employée dans un grand nombre d'opérations. La monnaie offerte se trouve ainsi multipliée, car si, avec 100 millions de monnaie, on peut acheter et payer pour 1 milliard de marchandises, les choses se passent exactement comme s'il y avait 1 milliard de monnaie disponible sur le marché. Or, rien n'est plus variable que la rapidité de circulation de la monnaie. Selon, les circonstances, elle augmente ou diminue, faisant hausser les prix dans le premier cas et les abaissant dans le second.

De ces trois causes qui font varier la valeur de la monnaie, on peut, théoriquement, imaginer que la première soit supprimée : les hommes, cependant, n'ont pas encore trouvé le moyen pratique d'y arriver<sup>1</sup>. Mais les deux dernières subsisteront toujours, de telle sorte qu'il est impossible de concevoir une monnaie dont la valeur soit invariable. Il en résulte deux inconvénients graves :

D'une part, celui qui, au lieu de recourir au troc, vend une marchandise dans l'intention d'en acheter une autre avec le prix de la première, s'expose à certains risques puisque la monnaie par lui reçue peut perdre de sa valeur avant qu'il en ait fait emploi. Celui, par exemple, qui vend un hectolitre de blé pour 25 francs, comptant acheter avec cet argent dix mètres de drap, sera lésé si, avant son achat, la quantité de monnaie existante ou offerte vient à augmenter. En pareil cas, en effet, tous les prix hausseront et ses 25 francs ne lui permettront peut-être plus de se procurer que sept ou huit mètres de drap. Pourtant l'hectolitre de blé vaudra toujours dix mètres de drap : et ce sera uniquement parce que l'intermédiaire accepté par lui aura perdu de sa valeur qu'il subira cette perte. Il est vrai qu'à ces risques de perte correspondent des chances de gain, car la monnaie peut tout aussi bien augmenter de valeur entre ses mains. Mais il n'importe; pour qu'une monnaie fût parfaite, il faudrait que son emploi n'engendrât ni chances de gain, ni risques de perte.

D'autre part, les variations de valeur de la monnaie empêchent qu'elle soit un véritable étalon des valeurs. La condition essentielle d'une commune mesure est, en effet, d'être invariable. Le mètre, par exemple, est un véritable étalon des longueurs, parce qu'on a pu en établir le type dans des conditions telles qu'il est à l'abri de toute modification appréciable. Il n'en est pas de même pour la monnaie. Nous sommes donc réduits à comparer entre elles les valeurs en les rapportant à un modèle qui ne reste pas toujours identique à lui-

1. Voy. plus bas ce que nous disons du papier-monnaie, p. 208.

même. Il n'importe guère tant qu'il s'agit seulement de mesurer les valeurs des diverses choses à un moment donné, car nous prenons pour terme de comparaison la valeur de la monnaie à ce même moment. Mais l'inconvénient est très grand quand on veut se rendre compte des variations de valeur d'une même chose d'une époque à une autre. Comment, par exemple, savoir si le pain valait plus il y a deux siècles qu'aujourd'hui? Le rapprochement des prix ne signifie rien, puisque la monnaie n'a plus actuellement la même valeur qu'autrefois. De même, on ne saurait apprécier l'état de richesse d'un individu dans les temps passés d'après les données actuelles. Cent mille francs représentaient, au XVII<sup>e</sup> siècle, ou même seulement il y a cinquante ans, beaucoup plus que de nos jours!

Ainsi, aucune monnaie ne saurait être parfaite, aucune ne pourrait remplir d'une façon irréprochable la double fonction d'intermédiaire des échanges et d'étalon des valeurs. Tout ce que l'on peut faire, c'est de chercher et de choisir comme monnaie une marchandise douée d'une fixité relative de valeur, c'est-à-dire une marchandise dont la valeur soit soumise à moins de causes de variation que celle de la plupart des autres.

**L'or, l'argent et le billon. — Avantages et imperfections des monnaies métalliques.** — Voilà, comme on le voit, bien des conditions à rechercher dans un même objet. Il s'agit de trouver une marchandise qui, tout à la fois, soit acceptée de tous, même à l'étranger, présente beaucoup de valeur sous un petit volume, soit parfaitement divisible, une dans sa nature et relativement fixe dans sa valeur. On ne s'étonnera pas que les hommes n'y soient pas de suite parvenus.

En général, aux premiers âges, la monnaie ne réalise que la première condition. Cette condition est si essentielle et le choix est si limité qu'on lui sacrifie toutes les autres. Il n'y a, en effet, chez les peuples primitifs, que très peu d'objets qui possèdent cette qualité d'être acceptés couramment de tous. Ce seront, par exemple, les objets d'ornementation tels que colliers, plumes, coquillages, chez les sauvages que séduit ce qui brille, le bétail chez les peuples pasteurs, les céréales chez les peuples agricoles. Ces objets servent donc de monnaies : monnaies bien imparfaites sans doute, bien grossières même, mais dont on se contente parce qu'aucune autre chose ne réaliserait aussi bien la condition essentielle sans laquelle il ne peut y avoir de monnaie.

Plus tard, seulement, quand les idées ont progressé, quand les sociétés se sont étendues et ont pris plus de cohésion, cette première condition se réalise plus aisément ; on est alors plus libre de son choix et l'on peut donner la préférence à des objets présentant tout ou parties des qualités que nous avons énumérées.

Depuis longtemps, les hommes utilisent comme monnaie les métaux ; ils ont même fini par n'employer que l'or et l'argent. Tout au plus, aujourd'hui, quelque métal inférieur, comme le cuivre ou le nickel, est-il employé à titre de *billon*, c'est-à-dire comme monnaie d'appoint pour les petits paiements. — Ce n'est encore pas là sans doute un système monétaire parfait, car l'or et l'argent ne sont pas à l'abri de variations brusques et considérables dans leur valeur. Au *xvi<sup>e</sup>* siècle, par exemple, l'ouverture des mines du Mexique et du Pérou produisit un véritable bouleversement économique qui étonna les contemporains, hors d'état d'en deviner la cause, et, vers 1848, la découverte des mines de la Californie, puis de l'Australie, porta au quintuple la production annuelle de l'or et de l'argent ; de 200 millions environ elle passa à 1 milliard. Mais ces faits sont exceptionnels, ils ne se présentent que de loin en loin et ils n'empêchent pas, qu'à tout prendre, la valeur des métaux précieux soit douée d'une fixité relative. Comme, en effet, ils ne s'usent que lentement, les quantités annuellement produites s'accroissent sans cesse. Elles forment aujourd'hui, dans le monde entier, une masse qu'on estime à près de 60 milliards. La production annuelle, qui ne dépasse guère 1 milliard, se trouve donc en proportion très faible comparativement au stock en permanence et ne l'influence que faiblement en temps ordinaire.

D'autre part, l'or et l'argent possèdent les plus précieuses qualités au point de vue monétaire. Doués d'une grande valeur, parce qu'on ne les produit qu'à grands frais et que les mines sont en quantité limitée, ces métaux sont, en outre, d'une divisibilité parfaite, en même temps que leur nature est une parce qu'ils sont des corps simples.

Mais, pour que leur emploi devint possible, il a fallu un très grand progrès dans les idées et dans les habitudes économiques. Ces monnaies, en effet, sont bien différentes de celles dont nous avons parlé antérieurement, comme le bétail et le blé. — Ces dernières sont des choses d'une utilité propre incontestable. Chez les peuples pasteurs et agricoles, chacun les accepte volontiers, par l'excellente raison qu'elles sont de celles dont on n'a jamais trop. Si elles cessaient tout à coup de servir aux paiements, celui qui les a reçues n'en serait aucunement embarrassé : il ne subirait aucune perte. — Il en est tout autrement pour l'or et pour l'argent. Leur valeur tient, en grande partie, à l'emploi même qu'on en fait comme monnaie. Une portion des produits des mines (la moitié environ) est bien, il est vrai, absorbée chaque année par l'industrie des bijoutiers ou des orfèvres, mais tout le reste n'a d'emploi que comme monnaie et ne pourrait guère en recevoir d'autre. Si, tout à coup, l'or et l'argent étaient démonétisés, chacun serait fort en peine d'utiliser ce qu'il en possède, et la valeur en baisserait brusquement des trois quarts au moins.

Les monnaies métalliques doivent donc en partie leur valeur à une convention sociale, et c'est grâce à cette convention qu'elles circulent et servent aux paiements. Pour que cette convention s'établisse, il a évidemment fallu un grand progrès des mœurs. L'habitude que nous avons des échanges et la certitude où nous sommes que la pièce par nous acceptée le sera également par d'autres, nous décident seules à faire entrer dans notre patrimoine une richesse que nous ne pouvons utiliser qu'en l'échangeant. C'est dire que les monnaies métalliques ne circuleraient pas si nous n'avions une parfaite confiance dans le maintien de l'arrangement social actuel. Aussi l'État intervient-il pour achever l'œuvre et rendre obligatoire pour tous ce qui n'était d'abord que l'effet d'un consentement général.

**Si l'on pourrait remplacer utilement l'or et l'argent par d'autres monnaies.** — C'est là, évidemment, un système très perfectionné, et l'on peut dire que l'emploi des monnaies métalliques marque un grand progrès de l'humanité. Mais il n'est pas sûr que ce progrès soit le dernier et que d'autres combinaisons plus avantageuses ne deviendront pas réalisables plus tard.

Pourquoi, par exemple, puisque les monnaies actuelles tirent, en partie, leur valeur de la convention sociale et de la loi, ne pas en choisir une dont la valeur reposerait tout entière sur la convention et sur la garantie de l'État ? — C'est en partant de cette idée qu'on a proposé de substituer à l'or et à l'argent le *papier-monnaie*, c'est-à-dire des titres émis par l'État et circulant sous sa garantie. On ferait ainsi l'économie des forces productives qui sont chaque année consacrées à extraire l'or et l'argent destinés au monnayage. On espère aussi qu'un pareil système permettrait d'arriver à plus de fixité dans la valeur de la monnaie, parce que, au lieu d'être soumise aux hasards de l'exploitation des mines, l'abondance ou la rareté du papier-monnaie dépendrait de l'État, qui s'efforcerait de mesurer aux besoins du commerce les quantités mises ou laissées en circulation. — Ce système, ou quelque autre de ce genre, pourra-t-il être un jour appliqué ? Il est difficile de le dire, mais cela nous paraît peu probable. Nous ne croyons pas que l'État puisse, sans imprudence, se charger d'une mission aussi délicate que celle qui consisterait à déterminer quelles quantités de monnaies il convient de laisser en circulation ou de retirer. Il serait d'ailleurs bien difficile de retirer ce qui aurait une fois été lancé dans la circulation : car l'État ne pourrait le faire qu'en subissant une perte. En tous cas, il nous paraît hors de doute que toute combinaison de ce genre serait actuellement irréalisable. Les peuples, nous l'avons dit, ont besoin d'une monnaie internationale, or, on ne peut guère espérer qu'ils arrivent à s'entendre pour la création d'un papier-monnaie unique, garanti

par tous les États et émis en quantités déterminées. D'autre part, on ne saurait laisser à la discrétion des gouvernements un moyen aussi commode de se procurer des ressources : ce serait rendre trop faciles les guerres, les entreprises ruineuses et les gaspillages.

C'est donc à d'autres arrangements qu'il faut avoir recours pour corriger les inconvénients des monnaies métalliques.

On peut en rendre l'emploi moins coûteux en le rendant plus rare. Nous étudierons prochainement, dans le chapitre consacré au crédit, des procédés ingénieux actuellement pratiqués dans ce but.

Peut-être pourrait-on aussi remédier, dans une certaine mesure, aux variations de valeur des métaux précieux. Il faudrait, pour cela, déterminer la part qui, dans les variations des prix, revient à la monnaie et celle qui revient aux marchandises. Si, par exemple, on dressait le tableau des cours quotidiens des marchandises les plus usuelles, on serait en droit de penser que, les variations ne s'effectuant pas dans le même sens, celles des unes corrigeraient celles des autres, et les hausses ou les baisses que l'on constaterait dans le prix moyen de l'ensemble pourraient, avec vraisemblance, être attribuées à des changements dans la valeur des métaux précieux. Il serait alors facile de tenir compte de ces changements : si, par exemple, un individu avait prêté 100 francs à un autre pour six mois, et si, au bout des six mois, l'on constatait que la valeur de la monnaie eût baissé de 5 p. 100, le créancier serait autorisé à réclamer 105 francs au lieu des 100 francs par lui prêtés<sup>1</sup>. Ce système, dit *système des tables de référence*, est le plus ingénieux de ceux qui ont été proposés pour corriger les variations de valeur de la monnaie. Nous le signalons à titre de curiosité; mais l'expérience seule permettrait de prononcer sur son mérite.

1. Exactement : 105 fr. 26.

Lire dans les *Extraits* :

**Turgot** : De la monnaie (p. 127).

**Michel Chevalier** : Caractères qu'une substance doit réunir pour être propre à servir de monnaie (p. 360).



## DIX-NEUVIÈME LEÇON

### § II

#### LE SYSTÈME MONÉTAIRE

Programme officiel : Monnaies d'or, d'argent et de billon (*suite*). — Titre et tolérance. — Union latine — Monométallisme et bimétallisme. — Système monétaire.

**Le rôle de l'État en matière monétaire. — Monnayage. — Titre et tolérance. — Cours légal.** — Il ne suffit pas de choisir comme monnaie les marchandises les plus propres à en jouer le rôle. Il faut encore prendre certaines mesures en vue de régulariser le fonctionnement des monnaies : l'ensemble de ces mesures constitue le *système monétaire* d'un pays.

L'aide de l'État est ici indispensable. Nous avons eu déjà, à plusieurs reprises, l'occasion d'insister sur la réserve que l'État doit s'imposer en matière économique. Le plus souvent son zèle n'aurait que des effets nuisibles, et il est à désirer, en général, qu'il se borne à tracer, par une réglementation très large, le cadre où les individus pourront se mouvoir. Mais il n'en est pas ainsi à l'égard de la monnaie. Le besoin d'une monnaie uniforme et commode et la nécessité d'éviter tout ce qui pourrait entraver la circulation ont amené depuis longtemps, chez tous les peuples, une intervention très active de l'État, et, pourvu qu'elle ne dépasse pas certaines limites que nous indiquerons, cette intervention ne peut qu'être approuvée.

Le rôle de l'État en matière monétaire peut être aisément précisé.

1° C'est à lui que revient le soin de déterminer les types des monnaies qui seront mises en circulation; il décide donc de leur volume, de leur poids et aussi de leur titre. — Les monnaies métalliques ne sont pas, en effet, des lingots de métal pur, l'or et l'argent